

Ernest Wichner

Steinsuppe

traduit de l'allemand par Marie-Dominique et Hédi Kaddour

Ernest Wichner est né en Roumanie en 1952. Poète, essayiste et traducteur, il vit à Berlin. Son recueil *Steinsuppe* date de 1988.

AUTOMNE

Sans chute de feuilles. Sans mot
d'aucun soleil. Hors jeu.

La scie était suspendue dans le ciel
était muette. Un pays en miettes

et sans trompette d'automne.
Coulevres. Leur baragouin. La peur. Le

désir. Un ah allait et venait.
Et pas de feuilles jaunes tou-

jours pas. Pas de coup de vent.
Pas de pré-histoire. La lune tout

droit. Une canne
dressée. Un mot empoisonné. Un

silence à la mesure du ciel. Celui qui
n'a pas de vélo... Tranchant de couteau.

Tel et tel. Toujours. Cela doit
rester longtemps ainsi. Pas un son. Pas

un bruit n'éclate. Du béton. Et
des femmes qui fuient la nuit.

Ainsi. Pas de ah. Le ciel plein
De scies. Hors jeu. Parce que.

VIE SILENCIEUSE

Pas le mot silence. Et
pas le mot excitation.
À la fenêtre aucun appel de téléphone.
Tu avais des soucis
et des seins blancs comme des mûres.
J'étais assis sur ma valise
cela me passait par dessus la tête.
Partir.

AU MOMENT DES ADIEUX alors
les mots commencent
à dérailler
ils deviennent stridents et forts
marchent sur leurs propres syllabes finales
et tombent au son du sifflet à roulette
définitivement les uns sur les autres

les derniers
qui ne sont plus articulés
s'oublie
quelques heures plus tard
d'eux-mêmes

PATRIE près du monument aux morts à la fin de la rue où les vieilles femmes observent les moineaux et croassent sous les acacias le village fait le gros dos et grimpe jusque derrière l'église avec de nombreux éclairs et la rancœur de Dieu là les héros se promènent le soir avec des écharpes rabattues sur des bouches putrides afin que les petits ne s'enfuient pas en criant vers leur mère et l'œil rougi

VILLAGE DU BANAT AVEC SUEUR DANS LE POÈME

aujourd'hui c'est dimanche toute
la journée cinq heures les trains
ne s'arrêtent pas des promeneurs

passent et restent dans le champ
visuel les informations de l'été
dernier roulent au-dessus

des prés des clochers d'église en tôle vers
lesquels on se tourne coups de sifflets de hors jeu
qui valent pour l'après-midi cyclistes

par-dessus les toits des oiseaux chanteurs
dans la tête et un avant-centre voit
rouge doit sortir pénétre

entièrement trempé de sueur dans le poème

DIMANCHE DANS UNE PETITE VILLE

quand elle se tient là comme ça porte lentement la bouteille de bière à sa bouche écarte les jambes pose les pieds de travers les talons hauts glissent imperceptiblement puis de plus en plus vite vers l'extérieur un coup de vent soulève sa robe jusqu'au genou le talon gauche sur le pavé glissant sombre dans un interstice la jambe droite encore une fois projetée en l'air soulève entièrement la robe et comme elle est à présent couchée là on se précipiterait dessus si du sang coulant de la bouche et du nez ne se mélangeait pas à de la bière parmi les débris de verre.

LA TORNADE BLANCHE

Un épais vent blanc passait
à travers les jardins passait à travers
la cour et à travers la maison et
ouvrit brusquement les portes comme autant de blessures dans
l'arrachement et ça tapait contre le mur
avec fracas
ça bouillonnait comme du lait quand les vitres
des fenêtres se brisèrent en éclats sur
la chaussée les cadres des fenêtres volant derrière. L'épais
vent blanc passait à travers le
jardin passait à travers cour et
maison à travers portes
il passait emplissait de brouillard
les fenêtres bouchait la cheminée la
charpente tous les
coins se brisait sur les arêtes
s'emportait plus loin. Et
qui le voyait courait longtemps après.

RENCONTRE I

*... une littérature est réclamée
qui donne courage aux gens
courage, au-delà d'une journée...*

RIAS, 1/2/1981

alors ils vinrent à ta rencontre
en criant, levèrent les bras en l'air
firent des pas de danse vers toi
à pleine gorge te donnèrent leur courage
afin que tu le portes plus loin
dans l'autre direction
d'où ils étaient venus
et que soudainement tu ne
voulais plus prendre

RENCONTRE II

celui qui vient là, à pas courts
« comme amputés », celui-là
ne l'entend pas ainsi
va continuer sa route
passer à côté sans un
seul regard pour toi
sans bouger le visage
sans rien laisser voir
et simplement passer

de sorte que tu penseras au
mot « hasard » juste avant
le coup
sur l'occiput

TZARA

Pour Dieter Schlesak

ici quelqu'un parcourt sa
langue, l'autre langue, finissant
dans la tristesse et la
fatigue. Des pas

déformés par les mots, toujours
à la frontière et cependant

rancunier de sens qu'aucun
n'a pensé avoir oublié

(Poèmes extraits de *Steinsuppe*, © Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main 1988)